

Les pays concrets

Joseph de Marie-Hélène Lafon, Buchet / Chastel, 139 p.

Marcel Olscamp

Numéro 251, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77811ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Olscamp, M. (2015). Compte rendu de [Les pays concrets / *Joseph* de Marie-Hélène Lafon, Buchet / Chastel, 139 p.] *Spirale*, (251), 72–73.

Les pays concrets

PAR MARCEL OLSGAMP

JOSEPH

de Marie-Hélène Lafon

Buchet / Chastel, 139 p.

Les romans et nouvelles de Marie-Hélène Lafon ont tous un air de famille; ce sont des récits d'une remarquable cohésion qui nous plongent dans un univers âpre, presque toujours identique : une poignée de communes microscopiques du Cantal, des hameaux ou lieux-dits auvergnats au bord de la disparition... Ce monde de taiseux, on le retrouve de livre en livre avec un mélange de joie et d'appréhension : on sait qu'on aura affaire à un livre marquant, mais on sait aussi qu'on n'en sortira pas indemne. L'auteure nous offre chaque fois une expérience d'étrangeté comme on en vit peu dans une existence de lecteur. Même lorsque l'intrigue se déroule à Paris, les héros transportent avec eux une sorte de pesanteur ontologique : *Les pays* (2012), par exemple, décrit la difficile adaptation d'une jeune Auvergnate qui entreprend des études de lettres classiques à la Sorbonne. L'œuvre nous fait assister au lent apprivoisement de la ville, puis à l'incompréhension qui s'installe progressivement entre la nouvelle Parisienne et ses « pays » (au sens de compatriotes) restés à la ferme.

Dans ce quotidien paysan qui change très peu, malgré les apparences, certains gestes deviennent sacrés à force de répétition : ils correspondent à des rituels ou, à proprement parler, à une *liturgie*; c'est le beau titre que Lafon a incidemment donné à un autre de ses livres pour désigner ces mouvements qui confinent parfois au cérémonial. Dans la troublante nouvelle éponyme, un vieux paysan taciturne, maître absolu de sa maison, a pour habitude immuable de prendre un bain le dimanche matin; chacune de ses trois filles se demande avec anxiété – et un peu de répugnance – si elle sera choisie, ce jour-là, pour laver le dos du patriarche... C'est souvent dans ses

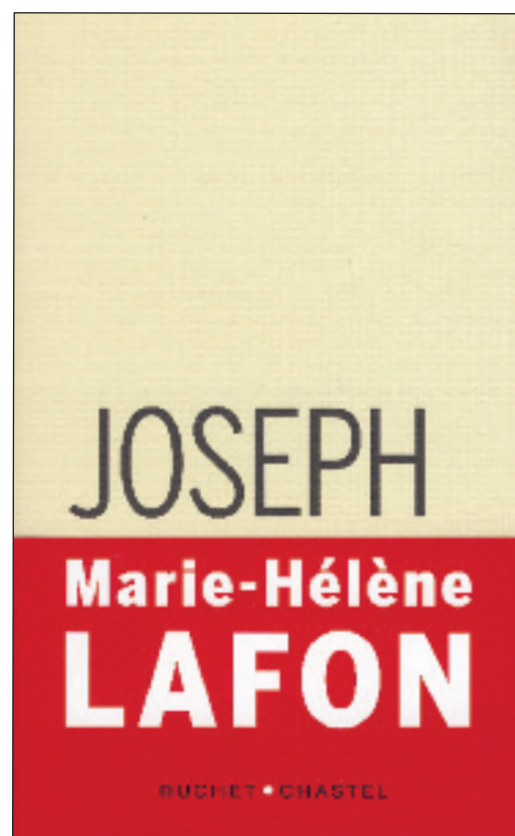
recueils de récits brefs, d'ailleurs (*Liturgie*, 2002; *Organes*, 2006, et *Album*, 2012), que l'auteure donne à lire ses textes les plus lapidaires et les plus déroutants.

Les choses changent lentement dans ce pays, certes, mais elles changent quand même : ainsi, *L'annonce* (2009) raconte l'existence de Paul, un cultivateur célibataire de 46 ans qui vit sur le bien ancestral avec deux vieux oncles bourrus. Voulant mettre un terme à sa solitude affective, il décide de publier une annonce dans un journal pour rencontrer une femme. Le récit devient alors la chronique d'une affirmation tranquille et progressive, celle de cette « intruse » face aux deux vieux parents qui résistent farouchement aux innovations que la nouvelle épouse cherche à introduire à la ferme. Le critique Robert Lévesque, dans un rapprochement très perspicace, a bien vu ce que l'écriture de Lafon en général – et ce récit en particulier – doivent au « *cinéma ethnologique* » de Raymond Depardon, notamment à son film *La vie moderne* (2008).

UN HOMME EN RETRAIT

Joseph, le nouveau roman de Lafon, retrace dans le désordre l'histoire d'un ouvrier agricole de 58 ans qui a passé sa vie entière à être employé d'une ferme à l'autre. Vu de l'extérieur, ce Joseph silencieux ne vaut que par sa capacité de tra-

vail; par moments, il semble à peine plus humain que les bêtes qu'il soigne avec attention; ainsi, à la veille de sa retraite, il parle de la ferme où il est engagé comme étant la dernière, celle où il va probablement « *se finir* » comme on jette un vieux vêtement usé à la corde : « *Il se finirait dans cette ferme, pour la retraite il irait dans une maison de Riom où étaient les vieux comme lui, il avait déjà dû rassembler et envoyer des papiers à Aurillac.* » C'est donc, au premier chef, la narration d'un homme vieillissant qui se souvient des événements marquants de son existence. Curieusement, des souvenirs extraordinairement précis lui reviennent



pêle-mêle, de manière quasi organique, au gré d'une dérive mnémonique apparentée au rêve. Le récit se dévoile peu à peu, par associations d'idées, et ne procède pas de manière chronologique. On apprend ainsi, au détour d'une page, que la vie pathétiquement simple de cet homme fut brisée en deux par une longue catastrophe de quinze ans dont il a fini par se sortir : « *Joseph avait eu un trou dans sa vie, au milieu, entre trente-deux et quarante-sept ans; il y pensait comme à un fossé plein de boue froide avec des bords glissants où il serait tombé en sortant du café, et rien pour s'appuyer, rien à quoi se tenir.* » C'est là toute « l'intrigue » du roman, et les actes de cette tragédie personnelle nous sont dévoilés vers la fin, au gré des réminiscences du personnage. Ce qui frappe de prime abord, chez Joseph, c'est qu'il vit totale-

associée – comme le remarque aussi Robert Lévesque – aux *Vies minuscules* de Pierre Michon parce que la romancière, on le sent, éprouve beaucoup de compassion pour tous les Joseph de ce monde. On peut aussi risquer d'autres comparaisons qui seront tout aussi insatisfaisantes, tant il est vrai que les œuvres atypiques ont tendance à défier les modèles convenus. L'incipit de *Joseph*, par exemple, qui s'ouvre sur une description minutieuse des mains du héros, nous amène infailliblement à celui d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* : « *Elles ont l'air d'avoir une vie propre et son parcourues de menus tressaillements. Elles sont rondes et courtes, des mains presque jeunes comme d'enfance et cependant sans âge. Les ongles carrés sont coupés au ras de la chair, on voit leur épaisseur, on voit que c'est net, Joseph entretient ses*

c'est un monde ni gai ni triste, ni laid ni beau ; simplement, le silence qui l'entoure vient du fait qu'il ne figure pas sur l'écran radar de la modernité.

LOIN DES BOULEVERSEMENTS

Les échos de la grande cacophonie mondialisée finissent tout de même par atteindre Joseph et les « patrons » de la ferme où il travaille, entre autres à travers les éclats sonores de la télévision qu'on allume tous les soirs : « *On sentait que le monde était vaste autour de la ferme et de ce pays tout petit dans lequel on aurait vécu. Des mots et des formules s'entassaient dans le désordre, Barack Obama le déficit Jean-Pierre Raffarin les restructurations Gandrange la faillite de la Grèce la bravitude sortir de l'euro les JO de Londres les Bleus le concert de Madonna.* » De la même manière, dans ce pays agricole où le climat prend tant de place, les cultivateurs peinent à s'y retrouver quand ils sont confrontés aux avancées de la technologie : « *On avait plusieurs météo, à la télévision, à la radio, sur le journal, au téléphone [...] et sur Internet; en été le fils et le patron se disputaient pour savoir s'il fallait faucher ou non, les météo donnaient des prévisions différentes, la patronne en tenait pour le baromètre de sa mère qui était suspendu dans la cuisine, entre les deux fenêtres; les hommes ne l'écoutaient pas et, de plus en plus, le fils décidait tout seul.* »

Le monde où évolue Joseph, en somme, est essentiellement *concret*. Proposons donc, en terminant, une dernière comparaison approximative : si on était en poésie, on serait chez Guillevic, à cause de la frugalité de ce pays où les événements et les objets de la vie quotidienne acquièrent une densité peu commune. Pour tout dire, ce court roman, comme tous ceux de Lafon, bénéficie d'une grande force de conviction ; il emporte l'adhésion du lecteur parce que le destin ordinaire de ce Joseph fraternel a la puissance d'un archétype. —

C'est un monde ni gai ni triste, ni laid ni beau ; simplement, le silence qui l'entoure vient du fait qu'il ne figure pas sur l'écran radar de la modernité.

ment retiré dans un quant-à-soi requis par son métier et son statut social. Il a un sens aigu de la *place* qu'il occupe dans cette maison comme dans la société : « *Il n'était pas chez lui, il devait garder sa contenance, toujours* » ; « *le soir, même s'il avait fini le nettoyage à la laiterie, il attendait sept heures, qui était l'heure du repas en hiver, il n'entrait pas, il s'occupait dans l'arrière-cave où il y avait toujours une bricole à réparer ou des affaires à ranger, les patrons étaient chez eux et avaient le droit de rester un peu tranquilles.* »

COMPARAISON ET RAISON

Ces scrupules d'un autre temps font irrésistiblement penser à *La place*, le livre qu'Annie Ernaux a consacré à son père, un ouvrier d'origine paysanne qui s'interdisait pareillement d'espérer autre chose que sa place discrète dans la société. De même, l'œuvre de Lafon a souvent été

mains, elles lui servent pour son travail, il fait le nécessaire. » Sur le plan strictement formel, on peut encore évoquer Marie-Claire Blais, son écriture, celle du cycle romanesque *Soifs* : même rejet des paragraphes et des dialogues, même ponctuation haletante, même coulée de prose qui se poursuit presque uniformément du début jusqu'à la fin du livre. Mais là s'arrête évidemment la ressemblance, car pour le reste, tout oppose Lafon et l'auteure des *Nuits de l'Underground*. On peut aussi tenter une dernière analogie québécoise – un peu inattendue – avec Yves Thériault, celui des contes, à cause du caractère rude et farouche des protagonistes bâtis tout d'une pièce autour de leur métier ; mais ce serait un Thériault contemporain, soucieux de dépendre des personnages aux prises avec des problèmes terriblement actuels. Car l'intrigue de *Joseph*, ne l'oublions pas, se déroule de nos jours ;

1. *Le Libraire*, n° 76, avril-mai 2013, p. 31.